

## CHAPITRE V

Le 21 août 1879. — Une forêt enchantée. — Kissanga. — Les deux fils du Mani-Pouta. — Une halte à Ponta da Lenha. — L'arbre fétiche — En hamac près de Boma. — La traite odieuse. — Le cimetière de Msoukou. — A la poursuite des caïmans. — Vivi ; première station du Comité d'études.

**D**EPUIS le jour mémorable qui vit, en l'an 1869, à l'inauguration du canal de Suez, les eaux de la mer Rouge, libres de tout obstacle, se mêler étonnées aux vagues houleuses de la Méditerranée, le soleil africain n'avait jamais brillé sur une date plus solennelle, plus digne de figurer dans les annales chronologiques des conquêtes humanitaires et scientifiques, que celle du 21 août 1879.

Le canal de Suez a relié deux mers ; la route que le Comité d'études com-

mence à tracer ce jour-là doit, au delà d'un fleuve gigantesque, rejoindre une voie terrestre, pour établir à travers le centre d'un continent la communication de deux océans dont les lames toujours en mouvement touchent à tous les rivages du globe. Le 21 août 1879, le rêve d'un duc de Brabant, l'œuvre d'un roi des Belges, réalisent ce que les siècles précédents considéraient comme une utopie, le premier pas de la civilisation est tenté vers le Minotaure africain, par la côte occidentale, son empreinte est ineffaçable, l'histoire en immortalisera le souvenir.

Les nègres, les êtres humains, barbares, incultes, vivant sur les deux rives de l'estuaire du Congo, ont pressenti la grandeur, l'importance de l'événement qui marque cette journée célèbre. Ils sont accourus à Banana, des centres populeux de toute la contrée, pour donner par leur multitude un caractère plus animé, et plus saisissant à la fois, à l'aurore de ce grand jour qui inaugure une ère nouvelle pour le bassin du Congo.

Les Kabindas, les Krouboys et les naturels de l'endroit représentent les tribus riveraines du nord du fleuve; les Mussorongos, voisins de Shark-Point, sauvages pirates des côtes océaniques, les Michicongos, venus des territoires méridionaux d'Ambrizette et de Kinsembo, les Kroomen, forment une masse noire sur les bords de la crique de Banana, et couvrent de leurs pirogues, de leurs canots de tous genres, la surface tranquille de ses eaux.

Le personnel blanc des factoreries environnantes n'a rien négligé pour donner à la cérémonie du départ de la flottille de Stanley tout l'éclat, toute la solennité possible sous ces latitudes.

Aux fenêtres des habitations, au sommet des mâts les plus élevés, sont hissés les pavillons des nations des deux mondes, mariant leurs couleurs bariolées au bleu étoilé d'or des drapeaux du Comité d'études.

Les navires à vapeur et les embarcations appartenant aux blancs sont entièrement pavoisés.

Dans l'embarcadère, où les premiers agents de la société civilisatrice vont se réunir, des massifs de verdure et de fleurs dérobent à la cupidité des nègres les bouteilles chaperonnées d'or, d'où le champagne, ce vin de la gaieté, ce reflet de l'espérance, s'échappera en flocons neigeux d'écume au moment des adieux et des toasts.

Bientôt Stanley et ses compagnons sortent des jardins de la factorerie hollandaise et vont prendre leurs places respectives à bord des embarcations parées, brillantes, impatientes de nager, d'évoluer sur des flots inconnus et rebelles.

Sur le plus haut mât de l'*Albion*, steamer qui avait porté Stanley depuis Zanzibar, la flamme de partance est soudain amenée.

Tous les petits bateaux de l'escadre nouvelle qui va conquérir le Congo se meuvent, les uns enlevés par de vigoureux coups de rames, les autres mus par de dociles machines à vapeur, dont la fumée épaisse et grisâtre ternit l'opale du ciel africain.

Les hourras frénétiques des blancs saluent ce premier pas ; les noirs hurlent, frémissent d'enthousiasme, ceux du rivage se livrent à des sarabandes effrénées, chantent, tirent de véritables salves de coups de feu, tandis que la population noire embarquée sur les pirogues innombrables essaye, au milieu de difficultés inextricables, de suivre à la course les rapides embarcations de la flotille de Stanley, qui continue triomphalement sa route vers l'île de Boulembemba.

Une heure plus tard, l'*Albion*, l'*En avant*, la *Belgique*, le *Royal*, l'*Espérance*, suivis péniblement par les bateaux à rames, doublaient cette petite île et saluaient dans ses parages un brick-goélette européen qui louvoyait pour atteindre le port de Banana.

Cette île boisée, située, comme nous l'avons dit, entre le cours large du fleuve et un bras plus étroit qui forme au nord l'anse, en forme de banane, dominée par les factoreries et les huttes des noirs ressemblant à autant de meules de paille, est un dépôt d'alluvion fertile, grossi par les troncs d'arbres et la vase boueuse que charrie le Congo. Abondante en eau douce elle est souvent visitée par les nègres pêcheurs ; sa végétation assez luxuriante présente un ensemble triste et mélancolique. Pas un oiseau, pas un être animé, gracieux ou sauvage, ne paraissent troubler sa morne solitude et son profond silence.

En face de cette langue de terre, sur la rive droite du fleuve, la flotille longea sans dangers un bourg nommé San-Antonio, repaire de pirates mussorongos. Les sauvages indigènes attaquent souvent dans la nuit les navires au mouillage dans ces eaux. Montés sur des pirogues, ils rament silencieusement dans l'obscurité et s'approchent d'un bâtiment ; si l'équipage n'est pas sur ses gardes, surpris dans son sommeil, il est écrasé par le nombre ; le navire est pillé et brûlé, dès que les marchandises ont été enlevées.

Ce n'est pas sans étonnement et sans colère impuissante et craintive que ces voleurs de nuit regardaient passer devant eux de nombreuses embarcations, coquettes, reluisantes, bondissant sur les lames soumises du fleuve, comme autant de monstres marins insouciants des caprices ou de la fureur des éléments ligués contre eux.

Bientôt après, la flotille dépassait le Cange, forêt épaisse, impénétrable ; forêt enchantée, selon une légende très répandue parmi les Kabindas, lé-

gende que l'un d'eux, passager de l'*Albion*, racontait à quelques Zanzibarites de l'escorte noire de Stanley, accroupis en cercle autour de lui, sur le pont du navire.

« Un jour, leur dit-il, une pirogue montée par des pêcheurs de Banana passait non loin des grands arbres qui bordent le rivage et projettent leur ombre sur le courant.

« Tout à coup on la vit se dresser sur sa quille et disparaître renversée dans les flots sombres qui l'entraînèrent vers l'Océan. Les noirs qui la montaient, parvenus à la nage sur les rives voisines, cherchèrent en vain la pirogue, et ne purent jamais s'expliquer comment, où et par qui elle avait été enlevée. Toutefois, des bruits effrayants, un vacarme étrange, des cris assourdissants d'animaux à eux inconnus, l'obscurité qui régnait sous les dômes épais de la forêt profonde, dénotaient la présence d'êtres fantastiques et terribles, de divinités malfaisantes en ces lieux pleins d'ombres épaisses. Le bois du Cange était ensorcelé. Nul enfant du pays des noirs ne doit passer près de ses limites sans battre le fétiche et le supplier de lui épargner un mauvais sort. »

A ce récit, les noirs effrayés, ahuris, décrochent leurs ceintures et en détachent chacun leurs fétiches particuliers: les uns, des griffes de panthère ou des dents de requin; d'autres, de petites idoles en bois grossièrement sculpté, renfermant un creux vitré où des poudres saintes, des matières consacrées sont soigneusement conservées. Ils se mettent, dans un langage animé, à invoquer ces dieux lares, inséparables compagnons de tout être humain noir du Congo, en prenant mille poses méditatives, inspirées ou grotesques.

Le Kabinda, promoteur de cette effusion de prières, criait de toutes ses forces, en agitant d'une main unealebasse contenant de petites pierres, tandis qu'il tenait de l'autre un petit bâton surmonté d'un paquet de rubans de diverses couleurs, au milieu desquels se trouvait un sifflet en bambou. Par moments, cessant de crier, il soufflait de tousses poumons dans l'instrument à vent, auquel il arrachait des sons aigus et criards, puis il parlait à son bâton, le flattait, en caressait les rubans soyeux, le suppliait de lui être favorable en rendant impuissants les hôtes dangereux de la forêt riveraine.

A ce vacarme infernal, les passagers blancs de l'*Albion*, arrachés à leurs occupations diverses, s'étaient rassemblés autour des tapageurs, pour obtenir des explications. La légende leur fut de nouveau racontée, amplifiée, grossie, par toutes les voix discordantes des noirs qui la tenaient du Kabinda. Les blancs réprimèrent leurs rires pour ne pas offenser leurs utiles compagnons; mais en apercevant sur la rive boisée du fleuve de monstrueux hippo-

potames, ils comprirent l'origine de la croyance légendaire. Vraisemblablement l'accident de la pirogue chavirée près des rives du Congo devait être attribué à l'un de ces amphibiens qui, remontant à la surface de l'eau pour respirer après un plongeon prolongé, avait rencontré par hasard un obstacle et l'avait renversé, pour replonger aussitôt sans souci des conséquences de son méfait.

Les noirs, comme tous les êtres ignorants et superstitieux, sont enclins à voir des faits miraculeux dans tout ce qu'ils ne peuvent facilement expliquer. De là naissent des milliers de légendes fabuleuses, naïves ou absurdes, qui se rattachent à chaque point de leur territoire, à chaque lac, à chaque rivière, à n'importe quel ruisseau, aux forêts mystérieuses, aux bois serrés impénétrables, à tous les sites hantés par les animaux qui les effrayent, ou peuplés de merveilles qui les charment et parlent à leur imagination encore dans l'enfance.

Les hippopotames que les blancs de la flottille venaient d'apercevoir, sont très nombreux sur tout le cours du Congo, mais il est rare d'en rencontrer à l'embouchure du fleuve, où l'eau est trop saumâtre. Leurs dents, d'une grandeur extraordinaire, recourbées en demi-cercle, mesurent parfois jusqu'à 70 centimètres et pèsent jusqu'à deux kilos chacune. Bon nombre d'entre elles grossissent chaque année le chargement des chimbouks (caravanes d'ivoire) et parviennent en Europe où, transformées en manches de couteaux ou en coupe-papier, elles enrichissent le mobilier luxueux des gens fortunés. Peut-être un de nos lecteurs effeuille-t-il les pages de notre livre avec l'ivoire de l'hippopotame qui donna naissance à l'histoire de l'ensorcellement du Cange, où nous avons laissé, luttant contre le courant, les vaillants bateaux de l'escadre d'exploration de l'Afrique centrale.

Ah ! les valeureux marcheurs ! Comme ils filent, comme ils découvrent à chaque heure aux yeux éblouis, grands ouverts de leurs passagers blancs, des paysages nouveaux infiniment variés, des sites toujours enchanteurs !

Les voici déjà à 14 milles de Banana, devant des factoreries européo-africaines, au lieu nommé Kissanga.

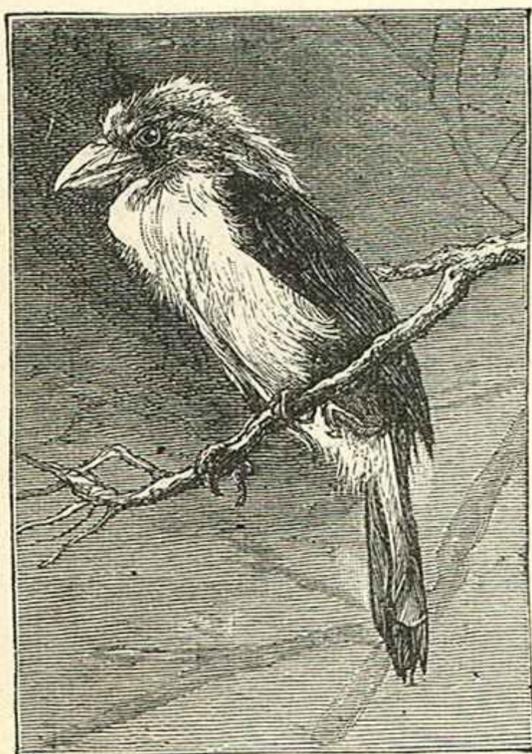
A quels qualificatifs, à quelles épithètes emprunter assez de force d'expressions charmeresses pour peindre la toute-puissance et la beauté physique de cet endroit béni des rives du Congo, où la mère nature a prodigué, groupé dans un ensemble ravissant, ses plus étonnantes merveilles, ses plus majestueuses créations ?

Les voyageurs du Comité d'études, à qui il était permis de détailler chaque plan de l'immense tableau qui se déroulait sous leurs yeux, promenaient leurs regards éblouis de la côte, — où les huttes et les factoreries

apparaissaient enfouies sous un feuillage fantastique passant par tous les tons du vert, au milieu des troncs massifs, noueux, contournés, bizarrement architecturés d'arbres appartenant à de multiples espèces du monde végétal géant, — aux nombreux îlots, forêts vierges inhabitables, qui s'élevaient au-dessus du fleuve dont elles troublaient le cours.

Kissanga ne possédait alors que trois factoreries; l'une d'elles appartenant à des Hollandais, était dirigée par M. Ribeiro.

Ces établissements qui pouvaient, grâce à leur voûte élevée, braver



POGONORHYNCHUS ŒOGASTER.

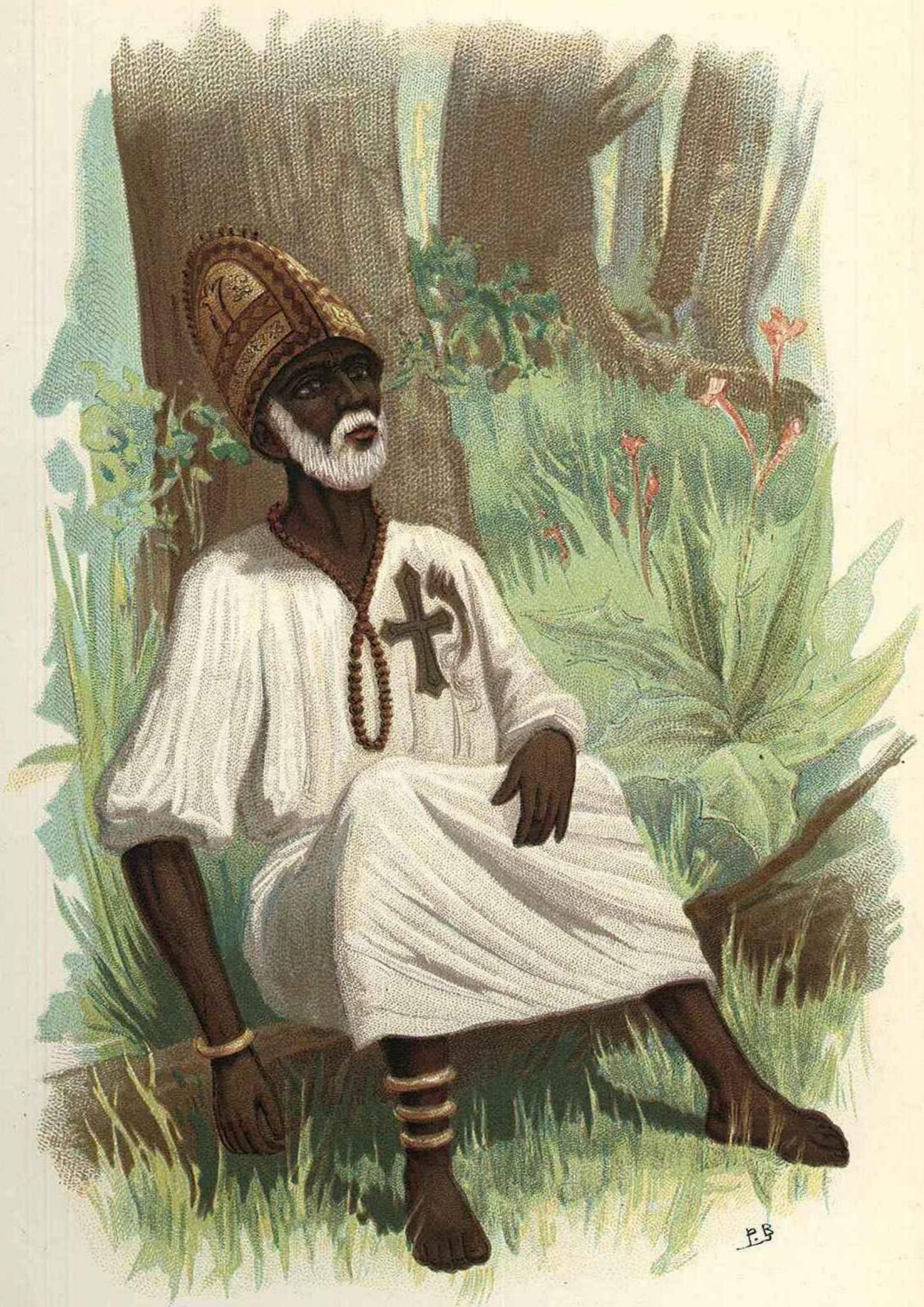
impunément les fureurs de l'été équatorial, s'étaient groupés autour d'une crique semi circulaire formée par le lit du Congo, sur un sol noirâtre fertile où croissaient en abondance les élaïs, producteurs intarissables d'huile de palme, et les palétuviers baignant leurs rameaux verts dans des mares formées par des pluies fréquentes et dont les bords disparaissaient sous des massifs d'orchidées aux fleurs rouges, jaunes, blanches ou mauves, resplendissantes de fraîcheur.

Le passage de la flottille effrayait les étranges oiseaux, hôtes de ces verdoyantes demeures.

Des *Pogonorhynchus œogaster*, arrachés à leurs rêveries, à leurs méditations stupides au bord du fleuve, déployaient la large envergure de leurs ailes rouges, et allaient instinctivement s'accrocher aux branches mortes les plus élevées des arbres de la rive pour suivre d'un regard terne les évolutions de la masse inusitée des bateaux qui passaient en jetant dans l'espace des tourbillons de fumée, des ronflements sonores de machines et des bruits cadencés de rames frappant l'eau.

Les noirs indigènes de Kissanga, Mussicongos ou Mussorongos, moins pirates que leurs frères de San-Antonio, mais serviteurs assez peu dévoués des blancs de la localité, étaient ravis d'admirer à la fois ces nombreux petits vapeurs neufs brillant au soleil. Ils connaissaient déjà les navires qui font depuis Banana le service des factoreries riveraines; ils voyaient fréquemment, entre autres, le fameux *Kabinda*, ce vapeur sur lequel Stanley atteignit, en 1877, les côtes de l'Océan.

Ces naturels, plus rebelles à la civilisation que les Kabindas ou les Krou-



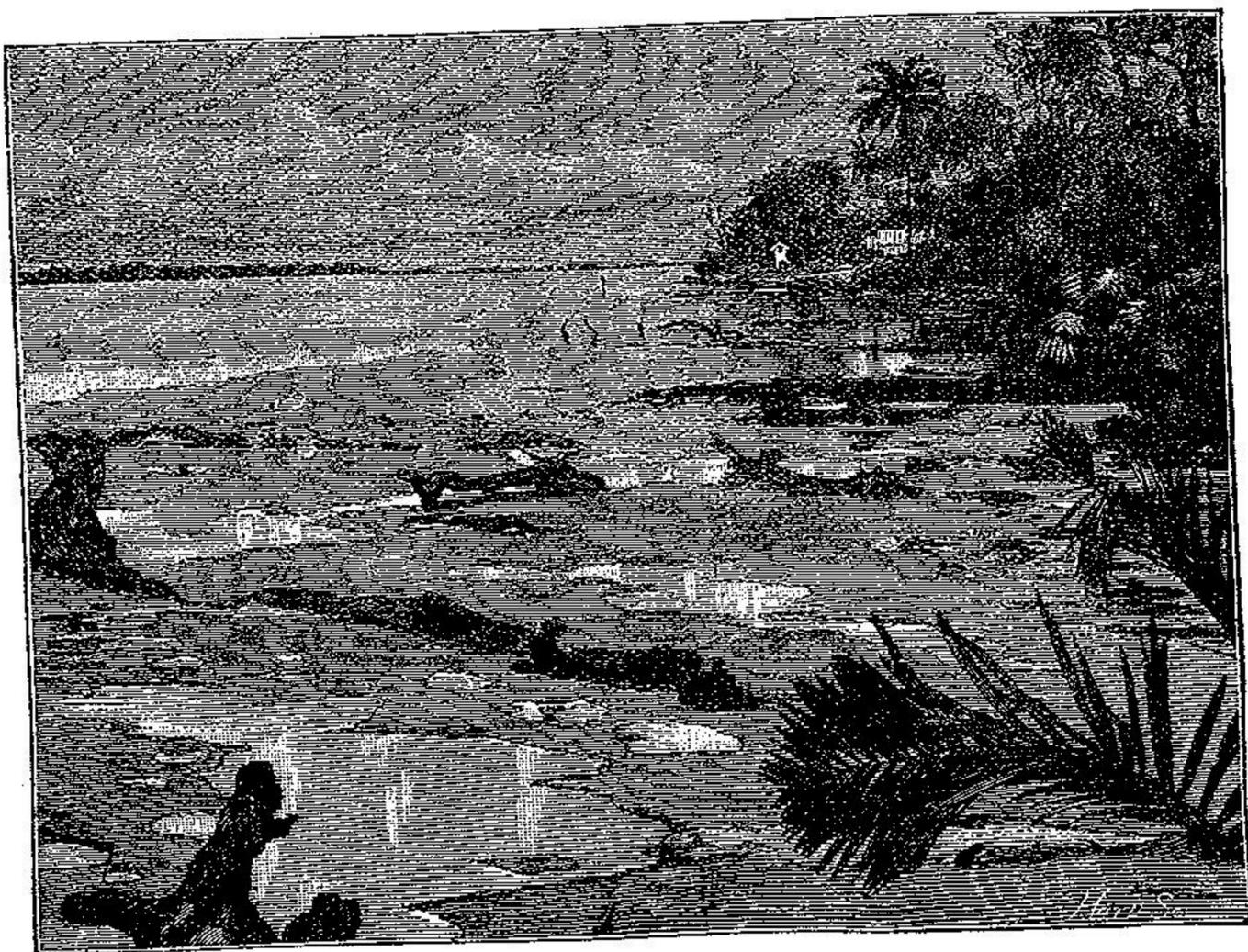
P. Maes, Éditeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

## LE ROI PLENTY

boys, sont aussi plus ignorants et moins aptes à se rendre utiles aux blancs de leur région. Chez eux le type nègre est bien accusé, mais sans aucune exagération. Bien bâtis physiquement, on n'en rencontre presque jamais ayant des difformités ou des affections congénitales. Ils sont intelligents, et susceptibles de s'attacher au blanc, relativement, bien entendu.

D'une nature svelte, il est très rare de rencontrer parmi eux ces types de colosses montrant une musculature exubérante, comme on en voit parmi les nègres croos. A ce corps délié correspondent un crâne ovale et un visage de même forme, qui donnent aux individus une physionomie vive



LE CONGO A KISSANGA.

et ouverte. Pourtant une belle tête est chez eux aussi rare qu'une figure repoussante.

Les cheveux sont presque toujours coupés court; il est cependant parmi eux des nègres qui les portent longs et relevés au milieu du crâne, ce qui les fait ressembler à des clowns ornés de grotesques perruques. D'autres se font raser la tête depuis la nuque jusque vers le milieu de l'occiput, et de là, en ligne droite au-dessus des oreilles, jusqu'aux tempes, de façon que l'on pourrait s'imaginer voir une tête chauve portant un bonnet rond en laine frisée.

La barbe est faible et toujours assez claire ; les indigènes qui portent toute leur barbe sont très rares.

Il est difficile de décrire le costume indigène, bien que ces populations soient en contact depuis des siècles avec les nations civilisées. Lorsqu'ils sont habillés, ils portent des étoffes importées d'Europe, appelées *panno* (mot portugais qui veut dire étoffe), de couleurs vives, enroulées autour des hanches.

Prenant parfois ces étoffes pour modèle, les indigènes fabriquent avec des herbes très fines des tissus fort délicats qui, avec les franges y attachées, dénotent de leur part assez de goût. Seuls les rois ou les princes, car on abuse de ces hautes qualifications pour désigner les chefs de tribus indépendantes, revêtent dans les occasions extraordinaires, outre le *panno*, des habits noirs ou rouges.

Le roi se distingue par une peau de léopard ou de chat sauvage faisant office de tablier ; cette peau est garnie d'une clochette qui prend souvent les proportions d'une vraie sonnette et annonce de loin l'approche du souverain. Celui-ci tient en outre à la main une longue canne, souvent garnie d'une poignée d'ivoire taillée et représentant un fétiche ; puis le long bonnet, insigne de la royauté, tissé avec des fibres d'ananas, d'une façon très délicate ; coiffures auxquelles on attache, au Congo, une grande valeur, car on paye ces bonnets de 20 à 30 francs.

Les enfants sont moins vêtus jusqu'à un certain âge, garçons et filles courent tout nus à travers les rues de leur village ; quelquefois on leur voit autour des reins une ceinture de coquillages, de racines ou d'autres objets ; peut-être est-ce le dernier souvenir de leur ancien costume, de celui de leurs grands-parents. Cette ceinture est portée par les adultes, comme on porterait avec piété un bijou de famille.

Le tatouage est général chez les deux sexes ; il consiste en nombreuses incisions faisant des cicatrices sans suite, en forme de bourrelets longs d'un centimètre, sur le dos, sur les épaules, sur la poitrine et sur le ventre ; des dessins réguliers, larges de 2 centimètres, obtenus par des incisions faites en croix, tournent comme un ruban autour du bas-ventre.

Leur peau est d'une teinte chocolat, plus foncée que celle des noirs de Banana (plus on s'avance vers l'intérieur de l'Afrique, et plus on remarque la tendance de la couleur des nègres à franchir par degré les nuances du noir, depuis le noir chocolat râpé, jusqu'au noir du plus noir cirage).

Ces Mussorongos ont la déplorable habitude de se fourrer dans le nez des quantités prodigieuses de tabac en poudre. Celui dont ils usent ainsi est blond, et colore disgracieusement la lèvre supérieure de tout priseur.

Ils fument en outre le produit d'un certain arbuste qu'ils appellent *iamba*; c'est une sorte de poison lent, extrait de feuilles de chanvre ou de lin; il a le triste don de rendre fou furieux l'individu qui abuse de son usage.

Pour fumer l'*iamba*, satisfaction des plus grandes pour un Mussorongo, à jeun, dès le matin, il faut une pipe toute particulière qui mérite une mention spéciale. c'est unealebasse elliptique, le plus souvent un fruit de baobab; sur le gros bout est adapté un fourneau de pipe, dans lequel on met l'*iamba* bien sec; l'autre extrémité est percée d'un gros trou par lequel on aspire une fumée épaisse, âcre, blanche, d'une odeur très forte, très pénétrante. En général les Mussorongos n'aspirent que trois ou quatre bouffées de cette drogue, dont ils certifient l'efficacité hygiénique. Après chaque bouffée, ils sont obligés de tousser fortement et à plusieurs reprises; on croirait voir autant de collégiens fumant leur premier cigare.

Une des croyances religieuses des Mussorongos, digne pendant de la légende des tribus kabindes, ayant trait comme elle à la création des hommes de couleurs différentes, a été recueillie mot à mot par un Européen qui séjourna longtemps parmi ces tribus. La voici :

« Il y a bien longtemps, bien longtemps, le Mani-Pouta (la divinité) eut un jour deux fils; l'un se nomma Mani-Congo, l'autre Zonga.

« Leur père tout-puissant leur dit, un matin, d'aller, quand la poule chanterait, se baigner dans un lac qui se trouvait non loin du point terrestre où les dieux avaient planté leur tente. Zonga y parvint le premier, et remarqua avec étonnement qu'à mesure qu'il entra dans l'eau il devenait blanc. Mani-Congo, qui rejoignit bientôt après son frère, se baigna à son tour; mais il resta tout noir. Tous deux revinrent alors au chimbeck de leur père, qui, leur montrant différents objets étalés à terre, leur ordonna de choisir ceux qui dans le nombre convenaient le mieux à chacun d'eux.

« Zonga prit du papier, des plumes, une longue-vue, un fusil, de la poudre. Mani-Congo préféra des bracelets en cuivre, des cimenterres en fer, des arcs, des flèches, des boucliers. Leur choix terminé, ils ne purent continuer à vivre ensemble au même lieu, dans l'intérieur de l'Afrique; leur père après quelques jours, résolut de les séparer.

« Ils partirent tous deux, suivant la même direction. Ils marchèrent longtemps à travers des pays remplis de forêts enchantées, de grands fleuves, de hautes montagnes, de lacs bleus; et un jour ils aperçurent la mer immense devant eux.

« Zonga s'en alla par delà l'Océan (la légende ne dit pas comment): il devint dans une autre contrée le père de tous les blancs.

« Mani-Congo resta, sur les côtes océaniques ; il fut le père de tous les noirs. »

A vrai dire, toutes ces peuplades ne savent pas trop à quoi elles croient. Cette persistance à rechercher les causes de la variété des races humaines est toutefois remarquable chez ces païens du Congo, qui du reste sont à peu de chose près, en ce qui touche les mystères de la création, aussi avancés que les peuples les plus instruits.

Ils croient à leurs traditions locales, traditions qu'ils ne peuvent se transmettre que de vive voix, et qui varient inévitablement suivant la facilité de parole ou la fertilité d'imagination du conteur nègre.

Quels grands enfants que tous ces nègres, et combien il est désirable pour leur développement intellectuel, moral et physique, d'arriver, en les civilisant, à les sevrer des habitudes funestes qui les anémient ou les détruisent, et des croyances invétérées, des superstitions ridicules qui pèsent sur eux comme une malédiction, et mettent obstacle à leurs progrès !

Ce but fait partie du programme de l'œuvre dont Stanley accomplit au Congo les premières étapes que nous allons suivre avec lui. Stanley laisse Kissanga et vient aborder avec ses équipages à Ponta da Lenha ou pointe des Bois, comme il convient de nommer ce site où les rives du fleuve disparaissent sous des masses impénétrables de manguiers au feuillage vert-noir. Deux ou trois factoreries portugaises, établies côte à côte, relèvent la tristesse solennelle des arbres du rivage et de la sombre forêt de l'arrière-plan.

Cette localité, située à trente quatre milles de l'ancrage de Banana, sur la rive nord du fleuve, est très commerçante. Les habitants indigènes échangent des quantités considérables d'huile de palme, de minerais, de noix palmistes, et toutes sortes de produits comestibles, contre les balles de coton, les articles de quincaillerie, coutellerie, ferronnerie, verroterie, importés par les Européens.

Les passagers débarqués de la flottille trouvèrent auprès du directeur d'une factorerie anglaise, comptoir de MM. Hatton et Cookson, l'hospitalité la plus cordiale.

Parmi les particularités signalées naïvement par les indigènes de cette partie du Congo, où le lit du fleuve qui a encore une largeur de plusieurs kilomètres, est parsemé d'une foule de petites îles, il faut mentionner un fétiche spécial. Cette divinité païenne est un arbre, un colosse végétal, isolé, au centre d'une clairière de la forêt voisine. Des quantités prodigieuses de chauves-souris ont élu domicile sur ses branches, elles y passent leurs journées entières, et, bien que chassées plusieurs fois par

les coups de fusil des indigènes, elles persistent à y retourner. Rien n'est curieux comme le spectacle qu'offrent ces mammifères repoussants, lorsque, effrayés par les nègres venus exprès pour battre le fétiche (battre le fétiche est l'expression consacrée par les indigènes pour signifier : invoquer les puissances divines, surnaturelles), ils s'éparpillent et obscurcissent le ciel tout autour de leur demeure aérienne.

Après une excellente nuit de repos passée à Ponta da Lenha, les bateaux de la courageuse colonne expéditionnaire reprennent leur route vers le nord, suivant le sillage de l'*Albion*, navire à vapeur au gigantesque tonnage, eu égard aux dimensions restreintes de chacune des petites embarcations qu'il guidait.

Ils traversent alors une région morne et stérile, d'une pauvreté irrémédiable; des collines rocheuses à l'herbe courte; un sol tourmenté et aride dont le massif baobab relève seul la nudité : l'animation, la vie, le pittoresque, font absolument défaut.

Quelques heures après, ils touchaient à Boma ou Embomma. Ce point très important du cours du fleuve est le plus rapproché de cette capitale fameuse du Congo, San-Salvador, siège des rois, dont nous avons concisément exposé l'histoire au début de notre présent volume.

Boma est situé à trente lieues environ des côtes de l'océan Atlantique. Depuis plus d'un siècle, les Européens entretiennent des relations commerciales avec ce district. Tuckey l'avait visité en 1816, et la description donnée par lui, à cette époque, des coutumes et des mœurs des indigènes, de leur défiance des étrangers, de leur intolérance, de leur passion pour le tafia, de leur indolence, était encore d'une parfaite exactitude lors de la seconde visite de Stanley.

Cependant cette localité est un immense débouché pour les produits de l'intérieur en général; les blancs y achètent beaucoup d'arachides et d'huile de palme; presque toutes les maisons établies à la côte occidentale de l'Afrique, dans la région du Congo, y possèdent des comptoirs.

Boma était alors le centre du commerce européen sur le fleuve, et le siège d'importantes factoreries appartenant à la Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap de Rotterdam, à la maison Daumas, Béraud et C<sup>ie</sup> de Paris, à la maison Hatton et Cookson de Liverpool, et à la Central African trade C<sup>o</sup> de la même ville. Ces quatre maisons comptaient parmi leur personnel un grand nombre d'agents et d'employés portugais, par la raison bien simple que le portugais est la langue européenne la plus répandue sur la côte et sur le bas fleuve, cette région ayant été pendant plusieurs siècles évangélisée par des missionnaires portugais, qui, malgré leurs persévérants efforts, ne par-

vinrent pas à réprimer l'odieux commerce des esclaves entrepris par certains de leurs compatriotes.

Les factoreries sont presque toutes disposées de la même manière. Ordinairement il y a un grand bâtiment particulier qui sert aux agents et employés blancs; puis alentour, quelques maisonnettes pour le personnel noir, des magasins et des greniers. Les bâtiments n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les constructions se composent de planches et de bambous; généralement les toitures sont en zinc et avancent fortement sous forme de marquises, de vérandas, pour procurer de l'ombre. Elles ont peu ou point de fenêtres; ces fenêtres, lorsqu'il en existe, sont garnies de jalousies de bambous et de volets peints en couleurs vives, tranchant sur le blanc resplendissant des façades.

À cinq heures et demie du matin, on entend les cloches de ces divers établissements appelant au travail le personnel; et bientôt les escouades de noirs s'agitent sous la conduite des employés européens. À onze heures, il y a un repos de près de deux heures, et la journée de travail se termine à six heures du soir.

Les blancs vivent à Boma selon les habitudes européennes. Vers sept heures du matin, on leur sert un déjeuner au thé, au café ou au chocolat; à midi et à six heures du soir, ils absorbent différents menus successifs, composés généralement de conserves avec mouton, poulet, canard, etc., etc.

Quelquefois la carte du jour comprend un bifteck d'hippopotame; ces biftecks sont taillés dans un morceau de la tête monstrueuse de l'animal amphibie; les pieds sont aussi des morceaux recherchés par les Européens, surtout quand ils proviennent d'un jeune hippopotame.

Ce confort relatif permet aux blancs de supporter victorieusement les rudes intempéries du ciel africain.

Sur presque tous les points de ce continent noir, dont les bizarres légendes, les monstres imaginaires ou les déserts sans limites, produits de l'imagination de nos pères, avaient retardé les découvertes, les voyageurs expérimentés s'accordent à reconnaître que les Européens installés, munis non seulement du nécessaire, mais de ce superflu dont ils éprouvent le besoin pour résister à l'influence du climat africain, peuvent vivre sans être exposés outre mesure, à une mortalité plus prompte. Il y règne assurément comme dans l'Inde ou les autres pays tropicaux, des maladies nombreuses, des dangers climatériques réels; mais grâce aux moyens hygiéniques que la science prescrit aujourd'hui, l'homme blanc parvient à les combattre efficacement, surtout lorsqu'il s'est établi à demeure dans une zone où il peut arriver par des observations attentives à se créer un régime spécial.

Les voyageurs isolés et non acclimatés courent des risques plus graves et plus immédiats ; les fatigues de la route, les privations de tout genre, l'absence de ces petits soins superflus dont il vient d'être parlé, le découragement moral qui peut s'emparer d'eux dans des territoires perdus, en sont les causes inévitables.

Les factoreries de Boma, hollandaises, françaises et portugaises, étalent au bord de l'eau leur ensemble de constructions en bois généralement couvertes de toits en zinc. Le personnel blanc qui les habitait témoigna généreusement à l'égard de ses visiteurs, dont l'un, Stanley, était pour le plus grand nombre un ami d'autrefois, une bienveillance empressée, une courtoisie hospitalière.

En octroyant libéralement dans le cours de ce livre, l'épithète de *blancs* aux fils de Japhet résidant au Congo, nous n'entendons pas qualifier exactement la couleur de leur visage. Presque tous, après un séjour prolongé sous ces latitudes, ont le teint brûlé par soleil, d'une pâleur presque lugubre, ni blanc ni rosé, mais olivâtre. D'ailleurs, en politique comme en physiologie, la couleur importe peu aux qualités morales et aux besoins matériels de l'individu.

Les Européens de Boma, gens très serviables, désireux en outre d'améliorer leur bien-être local, avaient planté des arbres à fruit, créé des potagers, cultivé la vigne, et les productions de leurs terres augmentées d'ananas, de goyaves, de citrons doux, qu'ils s'étaient hâtivement procurés au marché indigène tenu tous les deux jours derrière leurs habitations, réussirent amplement à satisfaire l'appétit des voyageurs beaucoup plus rassasiés de paysages et de fatigues, depuis leur départ de Banana, que de provisions fraîches et succulentes.

Cette halte reconfortante à Boma permit aux membres de l'expédition de visiter à plusieurs kilomètres du village la délicieuse résidence des directeurs de la factorerie anglaise. Pour franchir la distance qui sépare Boma de cette habitation, les Européens durent consentir à se laisser transporter en hamac.

Une vieille coutume portugaise, conservée chez les blancs du Congo et qualifiée de très efféminée par l'infatigable Stanley, consiste à imposer aux visiteurs civilisés de ces parages l'usage du hamac pour tout trajet un peu long par voie de terre.

Cet appareil de locomotion, installé sur la longueur d'un bambou très résistant, est enlevé, avec le personnage qui y repose plus ou moins mollement suivant le nombre de couvertures et de traversins dont il s'est muni, par deux nègres vigoureux, l'un faisant reposer une extrémité du bambou

sur son épaule gauche, le second appuyant l'autre bout sur son épaule droite.

Le pas des deux porteurs est égal, allongé et tient le milieu entre la course et la marche. De temps à autre ils se reposent en plaçant le bambou du hamac sur des cannes qu'ils ne quittent jamais, et dont ils se servent dans les passages difficiles; puis ils changent d'épaule et reprennent leur allure accélérée. Quatre couples de porteurs sont spécialement attachés au service de chaque hamac. Ils se succèdent, en marche, environ toutes les deux heures pour le transport de l'appareil et de son contenu; et généralement, si le voyageur a des malles ou des bagages, les six nègres se remplacent successivement pour le partage des colis.

Par une bizarre superstition, les nègres du Congo attribuent un maléfice au passage d'un blanc en hamac à travers un de leurs villages. « C'est fétiche », disent-ils; fétiche signifie dans ce cas sorcellerie, sacrilège. A moins d'employer la force, et par suite d'affronter des périls que l'on peut éviter, il faut céder à ce préjugé ridicule des nègres et se garder de traverser en hamac leurs centres de population.

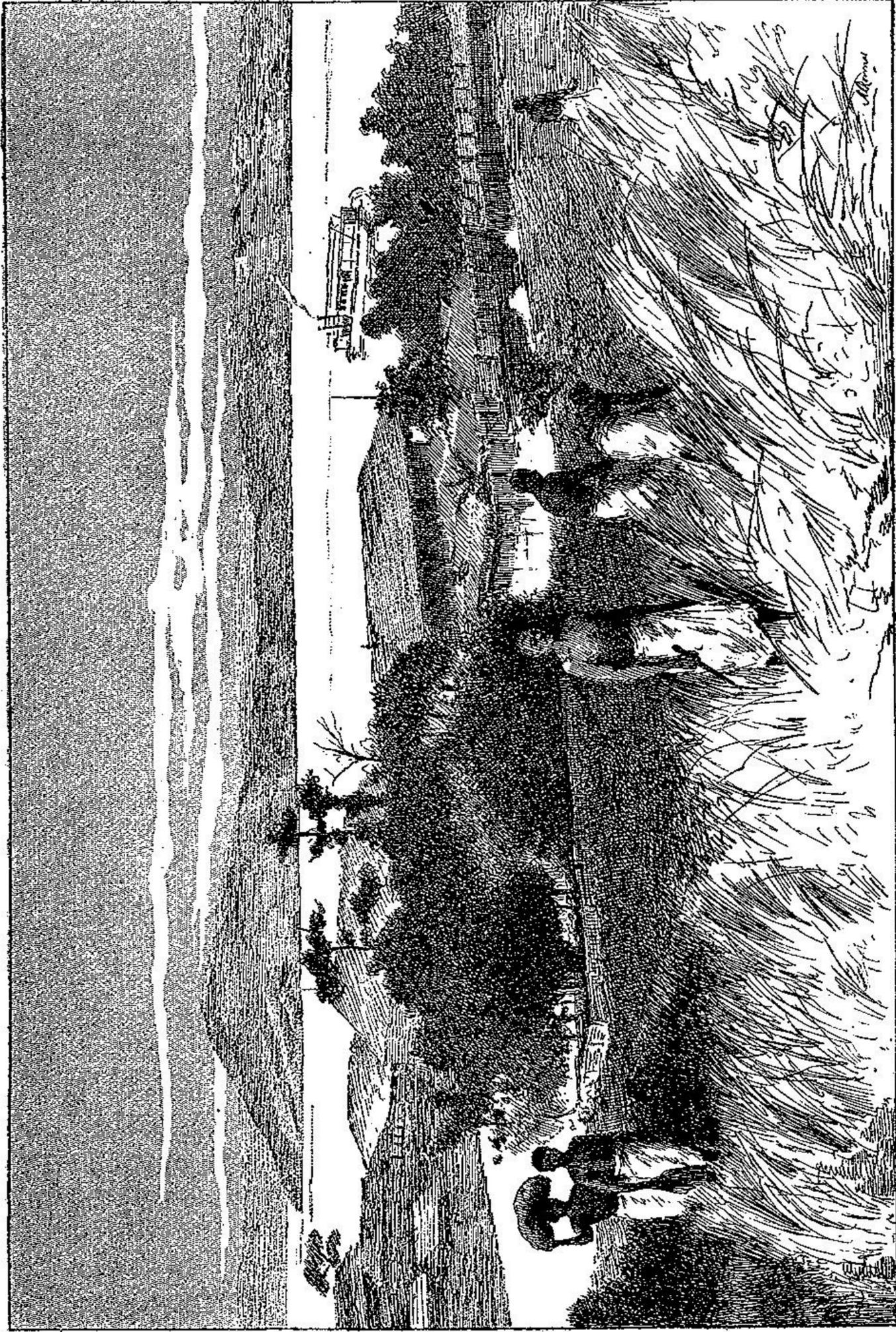
Tel n'était pas le cas, toutefois, pour les quelques blancs de l'expédition qui se dirigèrent de Boma vers la maison de campagne des Anglais.

Doucement bercés par le balancement régulier de leur litière portative, ils suivirent une vallée en pente douce qui débouchait dans une plaine alluviale, ravinée çà et là par les eaux; puis, au-dessus des grandes herbes, ils aperçurent une jolie maison carrée à pignons aigus, située sur un mamelon gazonné. Cette habitation rappelait un cottage anglais, d'une étrangeté fantastique. Elle abritait des compatriotes de Stanley; c'est assez dire quel accueil y reçurent les arrivants.

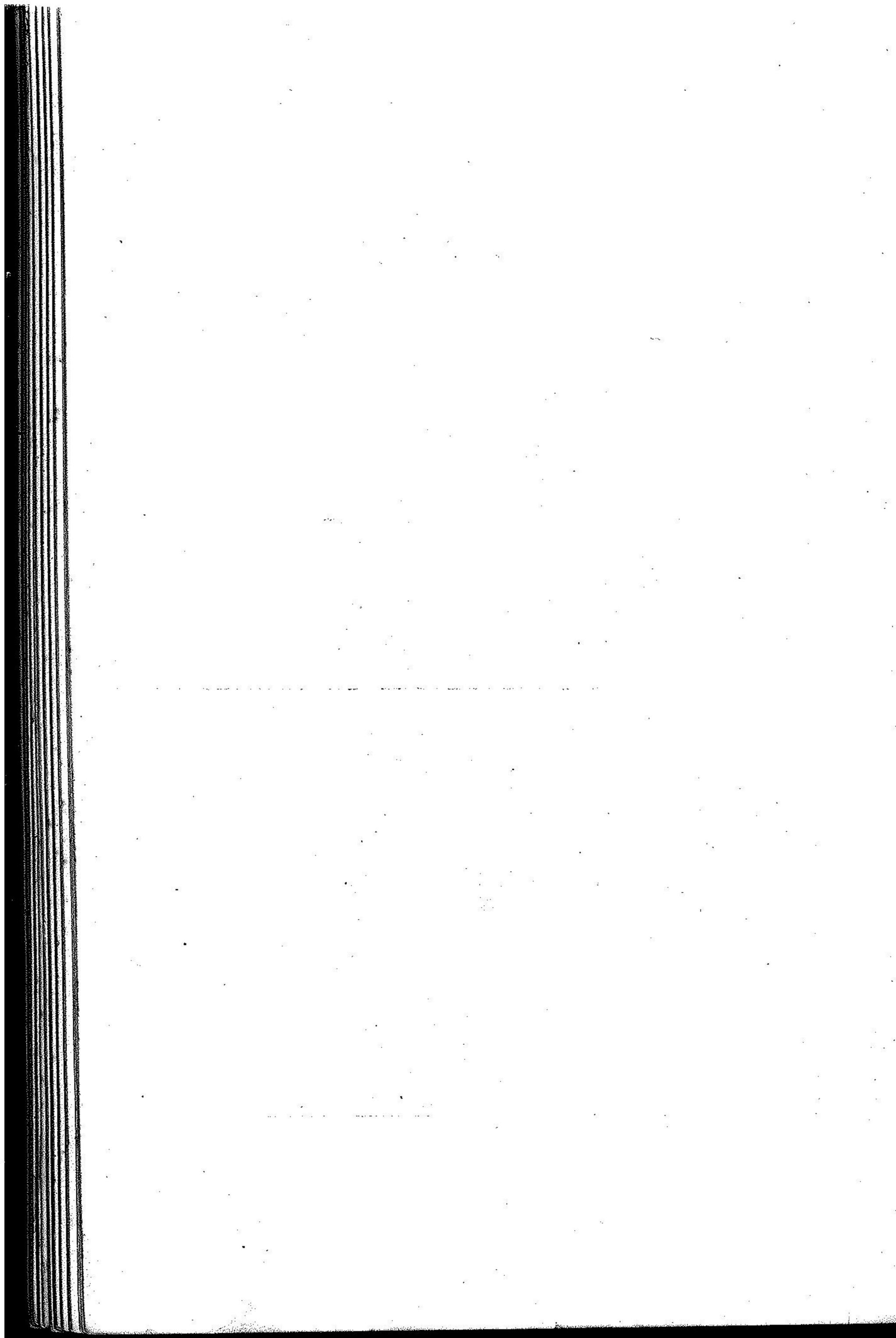
Que de moments de plaisir, de gaieté, de confortable douceur pour les membres de l'expédition du Comité d'études, au cours de leurs premières escales sur le Congo, qui ne leur a pas encore opposé sa rage, sa furie écumante, et ne les a pas encore assourdis des ses rugissements, du fracas de ses chutes et de ses cataractes!

Ils ont suivi jusqu'à Boma des rives déjà effleurées par la civilisation moderne; et dans ce district même ils n'assistèrent plus à ce brigandage naguère organisé, à ce système de dévastations et de massacres dont les guerres les plus meurtrières ont à peine, à travers les âges, égalé les horreurs quotidiennes, au honteux trafic des esclaves, à la chasse de l'homme par l'homme, aux ignobles marchés qui comptaient chaque année des milliers de victimes.

Dès le commencement du seizième siècle, la traite des nègres, qui avait



VUE DES FACTORIES DE BOMA.



pour but d'accroître le nombre des travailleurs des colonies américaines, exerça ses plus cruels ravages dans le plateau central africain.

Ce territoire, qui comporte un développement indéfini et qui peut devenir le pendant de l'Inde, était comparable à un vaste entrepôt de travail d'où la main-d'œuvre s'écoulait sans cesse dans toutes les directions par le trafic de l'homme. Selon l'expression de Cameron, l'Afrique perdait le meilleur de son sang par tous les pores; l'un de ces pores était Boma.

Trop souvent, dans les criques aux bords incultes que le cours sinueux du fleuve creuse en aval de ce district, des bateaux négriers, à l'ancre, ont attendu leur chargement de marchandise humaine, et leurs farouches capitaines ont pu suivre, de leurs yeux avides, les files échelonnées, le long des sentiers de la plaine, des caravanes d'êtres vivants, le cou engagé dans de lourds carcans, les mains liées derrière le dos, la bouche bâillonnée par un morceau de bois semblable à un bridon, la ceinture reliée par des cordes qui servaient de rênes à leurs odieux conducteurs.

Ces troupeaux d'esclaves décimés par la faim, la fatigue, les souffrances, la maladie, réduits à l'état de squelettes ambulants, ayant perdu jusqu'à l'usage de la voix, arrivaient à Boma après des marches forcées de trois, de six mois, d'un an même, marches pendant lesquelles les scènes les plus lamentables, les plus cruelles, les plus déchirantes, s'étaient fréquemment renouvelées.

Les masses d'hommes qui allaient, arrachés à leur terre natale, grossir le contingent des victimes de la civilisation du nouveau monde, avaient marqué leur route de jalons effroyables, de cadavres lacérés par les coups de bâton des conducteurs, et abandonnés aux fauves vautours. L'épuisement, la fatigue, en avaient fait tomber un nombre incalculable le long du chemin parcouru; les coups de massue sur la nuque, les massacres, avaient mis fin aux tortures de ceux qui cherchaient à fuir derrière les rochers ou dans la profondeur des taillis, et qui, bridés, impuissants, restaient livrés à la vengeance implacable de leurs bourreaux!

Si la moderne Boma n'offrit plus ces monstrueux tableaux qui tachent si tristement les feuillets de son histoire des siècles antérieurs, de trop nombreux districts de l'Afrique centrale, dans toute la zone des grands lacs jusqu'au Zambèze, sont encore le théâtre des dégradants spectacles de la chasse aux esclaves, de la traite des noirs.

Les naturels de Boma ont pu récemment raconter, d'après les récits des noirs réfugiés parmi eux des tribus lointaines de l'intérieur, les révoltantes opérations des traitants arabes dans les bassins du Tanganika, du Nyassa, et dans le territoire compris entre le Lualaba et la province d'Angola.

Stanley ne les ignorait pas, il avait en 1876, à Nyangoué, relaté dans ses notes les tristes résultats, les fatales conséquences de ces incessantes razzias d'hommes noirs.

« Maître, disait à Stanley un Zanzibarite de son escorte à travers le Continent mystérieux, quand je vins ici pour la première fois, il y a huit ans, toute la plaine entre Mana-Mamba et Nyangoué avait une population si dense, que tous les quarts d'heure nous traversions des jardins, des champs, des villages. Chaque hameau était entouré de troupeaux de chèvres et de porcs. On achetait un régime de bananes pour un cauris. Vous pouvez voir vous-même ce que le pays est devenu aujourd'hui. » « Je vis, ajoute Stanley, une contrée à peu près inhabitée et retombée dans l'état sauvage. »

Ce n'était donc pas aux rives fortunées du fleuve où n'existaient plus les sombres drames de la traite, que Stanley et les agents du Comité d'études devaient s'attarder. Le Congo, ce grand chemin qui marche, s'ouvrait devant eux, large et hérissé d'obstacles, mais il devait, bon gré, malgré, les conduire eux, ou leurs vaillants successeurs, sur tous les points de son territoire, districts, villages ou simples bourgades, menacés sans cesse de partager le sort désastreux de leurs pareils entre Mana-Mamba et Nyangoué.

Nous laissons un instant Stanley poursuivre avec sa flottille son exploration nautique, pour séjourner à Boma et y attendre l'arrivée d'un civilisateur belge, le R. P. Carrie, supérieur de la Mission du Congo, qui nous fournira de précieux détails sur le personnel et le matériel de l'expédition.

Nous avons jusqu'ici, cédant à la nécessité de renseigner nos lecteurs sur l'histoire et les descriptions géographiques inévitables du vaste territoire du Congo, méconnu le titre de notre ouvrage : « les Belges dans l'Afrique centrale. » Il est indispensable, pour l'intelligence de nos récits, de définir de notre mieux chacun des points de ce lointain théâtre des exploits bienfaisants ou des martyres des Belges qui tous, à des titres divers, ont inscrit leurs noms dans les annales de la civilisation africaine.

Les missionnaires chrétiens, belges, français ou anglais, catholiques ou protestants, qui ont précédé ou suivi les explorateurs en Afrique, semèrent toujours dans des terrains parfois bien arides, il est vrai, les germes d'une amélioration capable de régénérer moralement les races inconscientes de ce continent.

Après la première étude d'exploration du Comité du haut Congo, le père Carrie arrivait au Congo, pour fonder une mission éducatrice.

Le 3 novembre, le prêtre missionnaire touchait à Banana, y séjournait deux jours, remontait le Congo, et s'arrêtait à Boma, le 6 du même mois.

Il rencontrait en ce lieu deux vapeurs de la flottille de Stanley, avec quelques-uns des membres de l'expédition.

« Le personnel du grand explorateur est assez nombreux, écrivait le missionnaire au mois de décembre suivant; il se compose, outre M. Stanley,



GRAMINÉES DU BAS CONGO.

d'un surintendant, d'un ingénieur, d'un capitaine marin, de plusieurs mécaniciens, charpentiers, etc., en tout vingt blancs de différentes nations : Belges, Américains, Anglais, Italiens et Danois. Un naturaliste français, M. Protche, arrivé dernièrement de Paris à Landana, et un ancien membre de l'expédi-

tion allemande à Chinchoxo, après Landana, vont également s'adjoindre à la Société d'études.

« Arrivés dans une dure saison, exposés à de rudes privations et obligés de supporter des travaux et des fatigues pénibles pour des Européens, plusieurs ont été déjà cruellement éprouvés par la fièvre, et l'un d'entre eux vient de succomber.

« Le matériel de l'expédition est très considérable, il comprend notamment cinq petits vapeurs et quelques embarcations secondaires, des machines et des chariots pour les transporter par terre, des maisons en bois toutes prêtes à monter, etc., etc. »

Ces extraits de la lettre d'un missionnaire nous amènent à citer l'établissement de la mission française catholique, créé à Boma sur la rive du fleuve, auprès de la rivière Kalamou ou du Crocodile, qui serpente à travers des terres ornées çà et là des gerbes gracieuses du palmier *Hyphaene*. C'est près de cette même rivière que s'élèveront successivement les bâtiments de la station de l'Association africaine du Congo à Boma, et la première factorerie créée au Congo une par maison belge.

A 25 milles environ du confluent de cette rivière, et par conséquent à la même distance de Boma, nous retrouvons dans un lieu nommé Msoukou Stanley et sa flottille, qui s'y étaient arrêtés.

Blancs et noirs venus à terre s'étaient installés en camp volant, non loin d'une factorerie anglo-hollandaise, comptoir de la maison Hatton et Cookson, dirigé par MM. A. Da Motta et J. W. Harrison.

Le lit du fleuve, très large jusqu'à ce point, se resserrait entre de hautes collines arides, rocheuses, sauvages, entièrement stériles, dont la chaîne se déroulait vers le nord, triste et monotone, à travers un pays inhabité et sans produits végétales.

Sur le versant nord de la chaîne septentrionale s'étendait une contrée herbeuse, rayée de veines rouges se montrant dans les noullahs, les ravins et les pentes où les pluies les ont mises à nu, et plongeant dans des bassins souvent entrecoupés de larges plateaux et de grandes côtes pareilles à des dykes.

Auprès de Msoukou se tenait un marché nègre, où se renouvelaient assez fréquemment des événements tragiques, par suite d'une coutume locale qui punit de mort le vol commis sur un marché public. Tout individu surpris en flagrant délit la main dans le panier à sel d'une marchande noire, ou sur le goulot de la bouteille de tafia du voisin, était immédiatement « lynché », selon le mot américain; son cadavre abandonné sur la route pourrissait au

soleil, servant d'exemple à ceux qui eussent été tentés de commettre pareil crime.

Les cimetières ne manquaient pourtant pas à ces terribles justiciers.

Non loin du marché, un vaste champ stérile, dominé par un arbre colossal, était consacré à la sépulture des noirs décédés sans reproche, d'après les coutumes locales.

Les tombes étaient entretenues et semblaient être prêtes non seulement à recevoir le corps, mais à être un lieu de dépôt pour tous les objets ayant appartenu au défunt. Chacune d'elles était ornée de pots, de bols, de cruches, de cuvettes, de chaudrons, de théières, de marmites, de verres, de bouteilles à bière, à gin, à eau-de-vie, à tafia, de seaux, d'arrosoirs en fer-blanc. Au-dessus du tertre ainsi décoré pendaient, à la branche de l'arbre, les divers havresacs en fibres de palmier dans lesquels le défunt portait ses



LE CIMETIÈRE DE MSOUKOU.

aliments lorsqu'il vivait : arachides, pain de cassave et autres denrées. Bien entendu, tous les objets ainsi exposés, particulièrement ceux d'un usage courant, avaient été mis à l'avance dans l'impossibilité de tenter les noirs qui, malgré leur superstition ou l'odieuse loi tendant à la simplification et à l'application fréquente de la peine de mort, n'auraient pas manqué de les voler.

C'est aux environs de ce marché, dans la crique de Msoukou, que la première expédition du Comité d'études, qui était arrivée là en parfait état, devait séjourner plusieurs semaines, utilisées par l'*Albion*, la *Belgique* et d'autres rapides embarcations de la flottille à effectuer de nombreuses traversées fluviales entre le camp et Banana, pour mettre en communication avec le monde civilisé, avec leur patrie, avec leurs familles, les blancs de l'expédition, et assurer en outre leurs divers approvisionnements et le transport complet de leur matériel.

Devant Msoukou s'étendent encore de nombreux îlots, et sur la rive opposée du Congo la petite rivière Sufu dégorge un faible apport d'eaux vives et rapides.

Les crocodiles, les caïmans, les monitors et les hippopotames commencent à abonder dans les eaux du Congo, à partir de ce point.

Les occupations pénibles et nombreuses des blancs fixés à Msoukou furent entremêlées de scènes non moins fatigantes, d'épisodes de chasse à ces animaux amphibies.

L'un de ces monstrueux caïmans, qui étalaient au soleil leurs impénétrables cuirasses, sommeillant sur les rives d'un îlot, avait osé, chose rare en plein jour, emporter pour son déjeuner un nègre de l'escorte de Stanley.

Les blancs résolurent de venger la mort de l'infortuné Zanzibarite, et plusieurs d'entre eux s'embarquèrent un beau matin, bien armés, pleins de confiance et d'ardeur, dans une pirogue indigène.

Pendant quelques heures, l'embarcation, vigoureusement pagayée par des noirs, remonta le courant impétueux du fleuve, et, un peu en amont du confluent du Sufu, atteignit le rivage d'une petite île, Zungachya-Idi.

Là les chasseurs descendirent à terre, pour se rafraîchir et laisser reposer leurs hommes. Quelques naturels échoués sur le même rivage accueillirent très bien les blancs, moyennant quelques bouteilles de tafia débouchées à leur intention.

La chaleur était assez forte, et les blancs, désireux d'éviter autant que possible toute fatigue inutile, attendirent que le soleil, monté plus haut à l'horizon, projetât des rayons plus pâles et plus tièdes.

Vers quatre heures, une douce brise, apportant encore les fraîches senteurs de l'Océan, passait sur les eaux du fleuve et invitait les chasseurs à redescendre dans leur pirogue pour commencer réellement à chasser.

L'un d'eux, le plus habile tireur de la bande, fut placé à l'avant du canot, les autres s'assirent à ses côtés; six rameurs noirs accroupis, trois de chaque côté, sur les bordages de l'embarcation, se tinrent prêts à nager au premier signal. Le patron gouvernait, et la pirogue, entraînée par le courant, dériva lentement le long de la berge du Congo. Le silence était absolu; les blancs, le doigt sur la détente de leurs fusils, épiant le rivage, se tenaient prêts à faire feu.

Depuis une demi-heure environ, ils descendaient ainsi le fleuve, quand tout à coup le tireur placé à l'avant, et qui, armé d'une lorgnette, fouillait les grandes herbes de la rive, poussa une exclamation contenue et, se retournant, montra à quelques centaines de mètres en avant du canot, un

gigantesque caïman étendu sur la rive, la gueule largement ouverte et paraissant plongé dans une somnolente béatitude.

La pirogue s'approcha, glissant sans bruit sur les eaux; les chasseurs purent distinguer les pattes énormes, la queue formidable de l'animal qui mesurait certainement plus de trois mètres de long.

A cent mètres, le meilleur tireur ajusta; le coup partit; le monstre fit un bond prodigieux, mais, réveillé en sursaut, il ne put mesurer son élan, et, blessé sans doute, il tomba à deux pas du fleuve, au milieu des racines d'un palétuvier.

Une détonation nouvelle, partie de la pirogue, envoya plusieurs balles à l'animal amphibie, qui ouvrit entièrement sa large gueule, fit plusieurs sauts sur lui-même, essayant de regagner l'eau, mais retomba complètement immobile.

Les noirs poussèrent des hourras formidables, et ramèrent avec vigueur.

La pirogue rapprochée de l'endroit où gisait le monstre, un feu nourri, une décharge générale de tous les fusils du bord acheva de le tuer.

Restait à emporter le caïman foudroyé. Les noirs refusaient de débarquer; il fallut des menaces, des promesses et des plaisanteries pour décider les deux plus courageux d'entre eux à descendre à terre. Ils s'approchèrent du reptile avec mille précautions, comme font les chats lorsqu'ils ont peur d'un objet qui excite cependant leur curiosité.

Oh! si le caïman avait fait le moindre mouvement, les deux nègres, moins poltrons que le reste de l'équipage noir de la pirogue, seraient morts de frayeur. Mais l'animal ne bougea pas; les naturels parvinrent à l'accrocher et l'attirèrent à eux. La pirogue touchait à la rive à l'aide d'une corde, les passagers réussirent à hisser dans l'embarcation le monstrueux amphibie qui rebondit en tombant entre les flancs du bateau. Blancs et noirs ne purent se défendre d'un sentiment d'effroi: s'il vivait encore?

Ces animaux ont la vie si dure! Ce n'est, en effet, qu'en les frappant dans la gueule ou sous les hanches qu'on parvient à les tuer; ces parties sont les seules vulnérables; sur tout le reste du corps, la balle glisse sans pouvoir pénétrer.

Mais il n'y avait plus rien à craindre de celui-là. Derrière lui les deux noirs remontaient à bord, et la pirogue continua de descendre le fleuve à la dérive, en quête d'un nouveau gibier. D'autres caïmans furent aperçus, mais ils évitaient l'embarcation et plongeaient bien avant qu'elle ne fût arrivée à portée.

Encouragés par ce premier succès, les blancs désiraient, avant de retourner au camp, charger entièrement leur pirogue.

Le jour baissait, le soleil allait bientôt entraîner avec ses derniers rayons l'horizon empourpré, lorsque l'un des chasseurs, debout dans le canot, cria sur un ton de commandement à tous les autres : « Baissez-vous ». Inconsciemment l'équipage obéit. Un coup de fusil retentit, les noirs se dirigèrent à force de rames vers la rive opposée. De brusques détonations simultanées suivirent la première.

Les blancs avaient tiré sur un caïman qui menaçait de toucher l'embarcation; celui-ci disparut dans le fleuve, il était perdu pour les chasseurs. Les caïmans blessés ou morts, une fois dans leur élément, ne reparaissent plus à la surface.

Pendant cette soirée de chasse, la pirogue avait erré à l'aventure sur les eaux du Congo; après le dernier épisode, elle se trouvait à l'entrée du Sufu. Là, la rivière glissait entre des rives bordées de grands arbres dont les verts sommets se rejoignaient pour former une voûte épaisse où gîtaient des légions d'oiseaux. Le lit de ce cours d'eau était peu profond, et la pirogue s'y était à peine engagée qu'un énorme tronc d'arbre lui barra le passage.

L'équipage désappointé songeait à rebrousser chemin, lorsqu'un des blancs imagina le moyen de franchir l'obstacle.

L'arbre couché en travers de la rivière disparaissait à moitié sous l'eau, mais le pied reposait sur le sol. Les blancs sautèrent sur le tronc, et les six noirs débarqués à l'arrière poussèrent de toutes leurs forces la pirogue allégée; l'avant eut bientôt traversé les branches et la pirogue bascula, sans chavirer, de l'autre côté de la barrière végétale.

L'exploration put être continuée. La nuit tombait; les manguiers, dont les racines osseuses ternissaient les eaux du Sufu et ressemblaient à autant de pattes de monstrueuses araignées, attristaient, assombrissaient les bords de la rivière. On ne voyait ni une fleur, ni un brin d'herbe, on n'entendait pas un seul cri d'oiseau... partout régnait ce calme lugubre d'une nature presque déserte qui s'endort.

Les chasseurs, trop éloignés du camp de Msoukou, ne pouvaient plus songer à regagner leurs tentes pour y dormir, et d'autre part l'obscurité croissante les obligeait à cesser leur promenade aquatique; ils résolurent de passer la nuit sur les rives boisées du Sufu.

Hélas! combien ces braves blancs étaient mal inspirés! Établis de leur mieux auprès de grands feux de broussailles qu'ils avaient eu le soin de faire allumer par les noirs, nos chasseurs couchés sur des lits d'herbes sèches appellèrent en vain le sommeil. Les moustiques, les mouches de sable, insectes imperceptibles, noirs, à la piqûre venimeuse, hargneux, tenaces,

affamés, fondirent sur les blancs, par milliers. La colère des hommes, leur rage, leur furie, furent impuissantes contre ces légions d'insectes invisibles et dont les bruissements chargés de menaces indiquaient toujours l'innombrable présence.

Ces ennemis impitoyables criblèrent de leurs piqûres le visage et les mains des blancs; les nègres, plus heureux en cette circonstance d'avoir le derme très dur et d'exhaler de leur corps une odeur spéciale, furent seuls épargnés.

Ah! ces nuits à la belle étoile, sous les astres resplendissants qui flamboient au firmament bleu-noir de l'Afrique centrale, que de cuisants souvenirs, que d'enflures, que de démangeaisons, elles peuvent causer aux voyageurs oublieux de l'heure à la poursuite de caïmans!...

Enfin le jour parut, un jour cru, bas et humide, qui glissait contre les rameaux décharnés des manguiers et blanchissait peu à peu le liquide sillon du Sufu.

Enfiévrés de dépit, de douleur, de fatigue, les blancs, emportés par la pirogue, retournèrent au camp de Msoukou.

De joyeuses clameurs saluèrent leur retour; des hourras frénétiques accueillirent le débarquement de leur butin. Les noirs de l'escorte de Stanley se livrèrent autour du caïman sans vie aux plus excentriques ébats, dansant, chantant, injuriant le monstre et se riant de lui. Ce fut pour les chasseurs un bien léger triomphe, qui ne put leur faire oublier les traces maudites de leur défaite nocturne contre les moustiques.

Jusqu'au 13 septembre 1879, les voyages aller et retour de Msoukou à Banana entrepris par l'*Albion* et la *Belgique* retinrent Stanley dans cette halte sur le Congo. Le 17, l'*Albion* fut envoyé en Europe, avec les rapports du chef de l'expédition concernant les premiers mouvements effectués sur le Congo.

La flottille reprit bientôt après sa course contre le courant du fleuve, et, après avoir longé dans un étroit canal le rivage sinueux de l'île de Buka, elle rencontrait une autre île tristement célèbre, l'île des Princes, tombeau de plusieurs membres de l'expédition de Tuckey en 1816, et sépulture des rois de Boma. Ces îles, encadrées par une végétation tropicale luxuriante, laissaient entrevoir dans le pêle-mêle nuancé de leurs arbres divers et de leurs mille espèces de palmiers, dont les branches et les palmes s'enchevêtraient harmonieusement, de gracieux hôtes emplumés aux couleurs ravissantes.

A douze ou quinze milles au-dessus de Msoukou, sur la rive gauche du Congo, Stanley atteignit Nokki, dernière station commerciale du fleuve. A

cette époque, elle comptait une factorerie dirigée par M. G. H. Faro, Portugais dont nous avons déjà parlé à Boma.

En face de Nokki, sur la rive droite, se trouve un village nommé Nkongolo (Ikoungoula) où nous retrouverons plus tard une installation de chalets et de maisons en bois, due à l'Association internationale du Congo, titre qui remplaça celui de Comité d'études du haut Congo, lorsque cette dernière société promotrice de l'œuvre africaine à la côte occidentale, satisfaite des premiers résultats atteints sur le Congo, décida ce changement de nom.

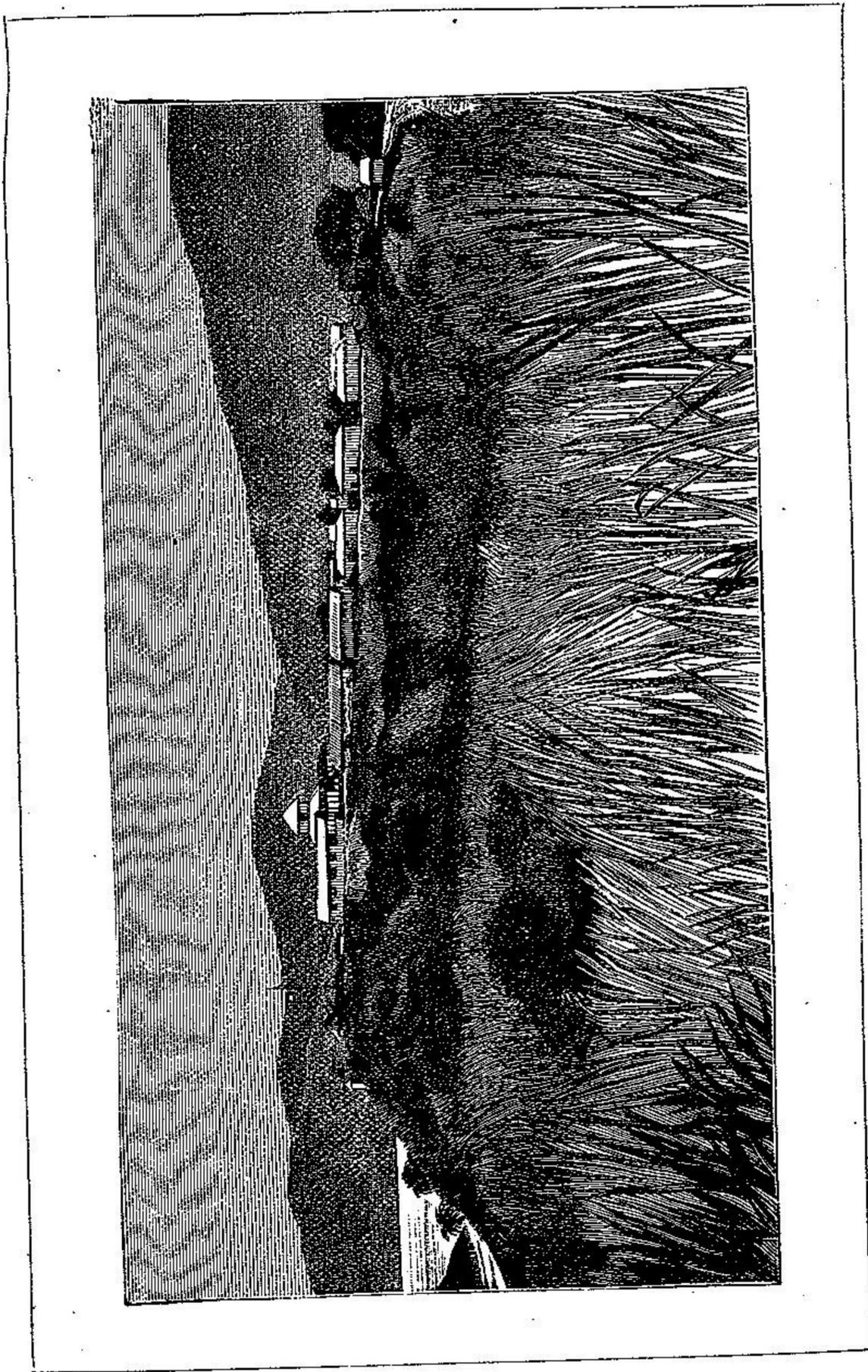
En amont de Nokki, le fleuve, déjà si impétueux auparavant, redouble encore de rapidité et présente un danger véritable, lorsque ses eaux sont très fortes, à le remonter en pirogue. Les canotiers sont alors obligés de sauter à terre et de haler l'embarcation au moyen de câbles, à travers les troncs d'arbres et les rochers qui bordent ses rives. Parfois même, avant d'arriver à Vivi, les voyageurs qui ont employé ce genre de locomotion, sont obligés, pour contourner les rapides, de se cramponner avec force à des rochers glissants et à des arbres presque suspendus sur le courant; il est impossible de s'éloigner du lit du fleuve, encaissé par des montagnes coupées à pic.

A l'un de ces passages difficiles, la flottille de Stanley fut diminuée d'un grand chaland en fer; saisi par les tourbillons, il chavira et fut englouti dans les profondeurs.

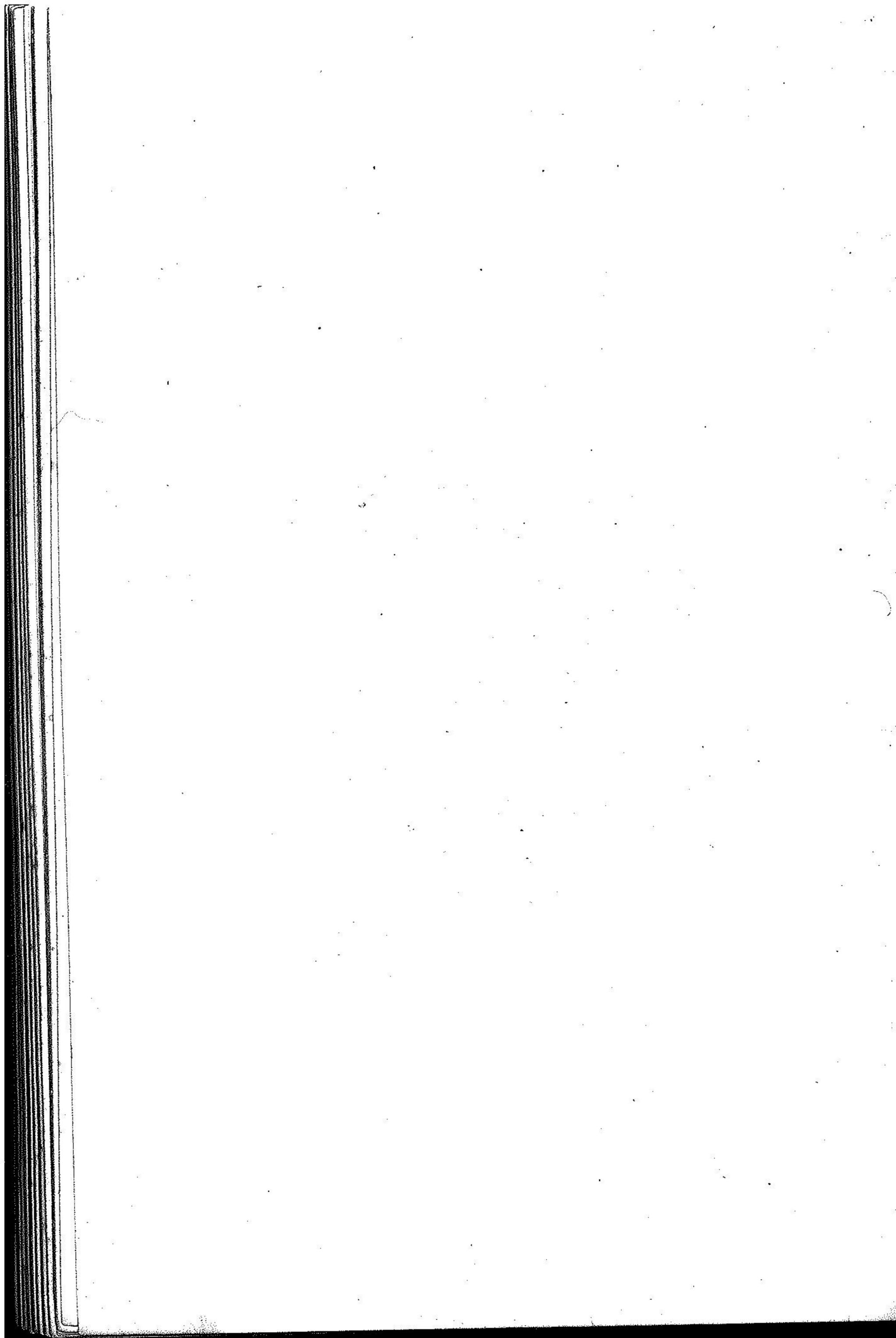
Le 26 septembre à cinq heures du soir, *l'Espérance*, ayant à son bord Stanley, stoppait en face de Vivi, situé sur la rive droite à 130 milles de la côte, par 5° 40' de latitude sud et 13° 49' de longitude est: Vivi devait être la première station hospitalière fondée par le célèbre agent du Comité d'études sur le cours du fleuve Congo.

Bientôt toute la flottille débarquait en ce même point les membres de l'expédition et leur noire escorte d'ouvriers et de travailleurs, et dès la fin de février s'élevait au-dessus des eaux irritées du fleuve, devenu innavigable en amont de ce lieu, une véritable oasis artificielle, mais plus précieuse et plus cordiale que les oasis des déserts, un établissement qui ne serait nullement déplacé au milieu des plus pittoresques cottages de nos plus riches contrées d'Europe.

La première station de Vivi dominait un coteau verdoyant, d'une altitude de 115 mètres, et dont la seule pente accessible baignait sa base encadrée de mille plantes aquatiques, dans une petite rivière mouchetée de mignonnes cascades qui clapotaient à travers d'innombrables fissures dans des roches de grès bleu. Cette fraîcheur donnait naissance à quelque végétation, à des bois aux couleurs pittoresques, et elle devait féconder les vastes jardins et



STATION DE VIVI  
VUE DE LA ROUTE D'ISANGHILA.



les bananeraies créés par Stanley dans la vallée gracieuse où coulent les eaux vives du ruisseau.

Ce courant s'appauvrit pendant la saison sèche, mais il offre néanmoins une eau plus agréable à boire que celle du fleuve Congo qui, bien que potable et saine, est chargée de sédiments sablonneux et a souvent comme un arrière-goût de thé léger.

Sur le versant de la colline de Vivi opposé à cette rivière, s'ouvre une autre vallée remplie de sites boisés, riches en coloris fantastiques, en feuillages enchevêtrés où se poursuivent des lianes, des ronces épineuses, échappées à des labyrinthes inextricables de grandes herbes et d'arbrisseaux.

En arrière de la colline de Vivi, une masse énorme, montueuse, limite l'horizon et tranche sur les vallées fertiles par la nudité de ses flancs couverts de misérables touffes de végétation et surmontés d'immenses blocs de roches granitiques, qui paraissent autant de ruines de tombeaux ou de temples druidiques.

Sur le plateau de la colline, la station fondée par Stanley présente l'aspect d'un rectangle déroulé comprenant des constructions élégantes : maisonnettes en bois, magasins en fer solidement installés, grand chalet à étages recouvert d'une coupole resplendissant aux rayons du soleil, petite cuisine en fer implantée dans le sol, hangars, ateliers divers, séparés par des cours plantées d'arbres, le tout sous la protection du pavillon du Comité d'études qui déploie, au sommet d'un mât élevé à l'extrémité de l'établissement, sur le versant tourné vers le Congo, son écharpe bleue sur laquelle se détache l'étincelante étoile d'or.

La tombe isolée d'un ouvrier belge, du mécanicien Hubert Petit, mort au début de la fondation de l'établissement de Vivi, assombrissait, hélas ! un coin de ce tableau dès le 13 mai 1879.

Les trois autres Belges de cette première expédition occupaient à Vivi des situations différentes ; M. Van Schendel, ingénieur en chef, fut attaché à la construction de la route partant de Vivi vers l'intérieur. Quant à Stanley, ayant solidement établi sa première station, base de ses opérations futures, il s'apprêtait à triompher de nouvelles et plus grandes difficultés.

Durant son séjour prolongé à Vivi, l'explorateur, toujours aussi intrépide, courait à travers les montagnes, se livrait à de continuelles excursions, sans avertir jamais personne ni de son départ, ni de son retour. Il revenait à la station très souvent épuisé de fatigue, tout couvert de poussière et de sueur.

Pour parvenir à Stanley-Pool et établir la deuxième station du Comité d'études, à Issanghila, Stanley devait, dès la fin de la saison des pluies,

commencer à franchir, sur un espace d'environ deux cents milles, des montagnes abruptes, rocheuses, entassées les unes sur les autres sans laisser de passage entre elles, et les franchir non seulement avec un personnel nombreux, mais encore avec un matériel interminable de mobilier, de maisons en bois, de chariots et de vapeurs, qu'il faudra hisser à des hauteurs de trois à quatre cents mètres, sur des pentes extrêmement rapides, et cela non pas une fois, mais des milliers de fois ! Entreprise effrayante, œuvre colossale, travaux de plusieurs années, devant lesquels Stanley aurait reculé malgré sa confiance et son courage, s'il n'avait escompté le concours dévoué, actif, infatigable et généreusement désintéressé de la légion héroïque des Belges qui vinrent, sous sa direction, en assurer le succès.

